

Maintenant, laissons les Etats-Unis pour revenir chez nous, et nous occuper d'un sujet qui nous intéresse encore à un haut point. Disons un mot de la moisson qui vient d'être terminée. Vous le savez, la végétation avait partout l'apparence la plus magnifique, et nous promettait l'abondance. Hé bien ! cette abondance l'aurons-nous ? Et si nous n'eⁿ l'avons pas telle qu'elle nous était promise, à quelle cause attribuer ce déficit ?

Les habitants.—Monsieur le curé, la cause est toute trouvée. La plupart des habitants aiment toujours mieux faire à leur tête, que de suivre un bon conseil.

M. le curé.—Je vois que vous avez déviné ma pensée, et que vous avez mis le doigt sur le mal. Mais, au moins, tous ceux qui sont ici, ont-ils suivi les conseils si sages que leur a donné Petit Baptiste.

Les habitants.—Oui, oui, Monsieur le curé, nous avons suivi à la lettre tout ce qu'il nous a dit sur le moyen de mettre notre récolte à l'abri des contre-temps ; et aujourd'hui, nous sommes au comble de la joie, d'avoir mis tout notre grain en quintaux. De cette manière, nous n'avons pas perdu un seul épi, quand nous avons vu nos voisins perdre un gros tiers de leur grain.

M. le curé.—Oui perdre un gros tiers de leur grain. Puis, comment peuvent-ils se consoler d'une telle perte, lorsqu'il leur était si facile de l'éviter ? A vrai dire, c'est à désespérer de la masse des cultivateurs. Depuis douze à quinze ans, les journaux agricoles, ne cessent de répéter, sur tous les tons, que les cultivateurs n'ont qu'à y gagner sous tous les rapports, à mettre leur grain en quintaux ; que par ce moyen, non seulement ils mettent la récolte à couvert du mauvais temps, mais encore qu'elle gagne beaucoup sous le rapport de la qualité ; que le grain est plus clair, mieux nourri, fait de meilleure farine, et que l'on obtient tous ces avantages, sans qu'il en coûte plus de temps, de peines et de travail.